

ARLETTE  
FARGE IL  
ME  
FAUT TE DIRE



COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI



DANS LA MÊME COLLECTION

*Ce que la vie signifie pour moi*, Jack London  
*Depuis qu'elle est morte elle va beaucoup mieux*, Franz Bartelt  
*Sous-titres*, Anton Corbijn  
*Bon qu'à ça*, Jiří Kylián  
*Une histoire de tempête*, Hubert Mingarelli  
*Tendres rumeurs*, Dominique Sigaud

© Les Éditions du Sonneur, 2017  
Collection dirigée par Martine Laval  
ISBN: 978-2-37385-047-5  
ISSN: 2495-2680  
Dépôt légal: janvier 2017  
Conception graphique: Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

**ARLETTE**  
**FARGE** IL  
ME  
FAUT TE DIRE

..... collection .....

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI



**E**lle se veut discrète, « invisible » dit-elle. N'empêche, au fil des textes de ce recueil, Arlette Farge donne à voir une femme d'aujourd'hui, droit debout dans son temps. Curieuse des autres, attentive à la marche du monde.

*D'une passion – l'histoire –, elle a fait son métier, et peut-être même une façon d'être, de choisir sa vie. Arlette Farge, spécialiste du XVIII<sup>e</sup>, explore ce siècle des Lumières, qui devrait tant nous abreuver, avec une volonté farouche, affranchie de tout dogme. L'historienne s'est forgé une tactique : regarder le monde à hauteur d'homme... et de femme. Elle met à nu – mieux, à vif – les vies minuscules terrées à l'ombre des fastes, remisées dans les oubliettes de la grande histoire. Elle révèle la parole des sans-*

*voix, des plus démunis, gens du peuple, gens de rien. Elle sonde les archives de la police et de la justice, les décrypte, sent sous la poussière, l'horreur ou l'insolite, la vie palpitante. Elle s'approprie ces destinées ignorées, les débarrasse de tout misérabilisme, pointe leurs intelligences, et leur accorde une reconnaissance, une dignité.*

*Directrice émérite de recherches au CNRS, auteur d'une trentaine d'ouvrages, Arlette Farge a acquis une renommée internationale (son œuvre a été couronnée par le prix Dan David). En insatiable curieuse, elle poursuit avec avidité ses chemins buissonniers : regarder la vie, et surtout, lui inventer une écriture.*

*Car écrire pour Arlette Farge est affaire de réjouissances, de bonheur des sens – une appétence. Elle écrit*

## PRÉFACE

*non pas avec mais par générosité. Elle est comme ça. À l'écoute. Enthousiaste.*

*Fidèle à ce qu'elle aime accomplir, elle nous entrouvre ici un bout de son jardin secret : écrire des lettres, aux uns, aux autres, donner des nouvelles, en demander. Légères, pétillantes – une sorte de grâce! –, ses phrases s'enroulent, riches en couleurs, parfums, impressions, émotions, espoirs.*

*Au Ce que la vie signifie pour moi de Jack London, Arlette Farge, sans hésiter, répond : Il me faut te dire. Il y a dans ce titre une urgence, un hop-là, une sorte de fougue, un désir de rencontre. Une invitation à fêter avec elle les retrouvailles du plaisir et du partage.*

MARTINE LAVAL



---

---

---

## **La lettre, le mail**

Chère Françoise,

Bien reçu ton mail, avec toutes les nouvelles et réflexions en tous sens qui font le bonheur de notre correspondance.

Pourtant, je suis « chiffonnée » : je t'avais écrit une grande lettre ; j'attendais ta réponse avec gourmandise. J'ai guetté plusieurs jours le facteur, retourné le contenu de ma boîte emplies de journaux, imprimés et factures. Moche. Pas de lettre.

Puis, ouf ! Ce matin, en allumant l'ordinateur, la voici enfin ; j'ai eu un petit pincement au cœur. Ce mail, c'était donc ta lettre.

Je me suis vite ressaisie, en me demandant pourquoi j'étais si sensible aux vraies lettres, écrites sur papier avec stylo ou feutre, glissées dans une enveloppe où

Marianne montre son visage en haut et à droite. Me suis-je définitivement envolée hors du temps ?

Un de mes plaisirs est de reconnaître à son écriture une personne aimée, ses pleins et déliés, ses courbes, ses ratés, les majuscules oubliées, le dessin des mots, le paysage d'un moment passé à tenir une plume pour dire quelque chose à quelqu'un. L'enveloppe est une promesse ; dans cet étui, il, ou elle, est là. Derrière, l'adresse parfois situe encore mieux l'instant et le lieu. Je ne sais pas si tu as remarqué d'ailleurs, mais en général nous ne connaissons plus les adresses postales de nos collègues et amis alors que nous retrouvons si facilement leur fameuse « adresse mail ». Ne plus localiser l'autre, ne plus pouvoir rêver de tel ou tel quartier de Paris, des rives de la Garonne si elle habite Bordeaux, de la place Stanislas s'il demeure à Nancy. C'est un lien de moins, une sorte d'anonymat, une frustration.

Réfléchissant à ce manque qu'est pour moi la non-réception de missives écrites à la main, je me suis aperçue que l'immersion dans la houle des archives manuscrites du XVIII<sup>e</sup> siècle avait façonné ma manière d'aimer l'écriture. Dans les archives de police, il est tant de for-

mes calligraphiées étonnantes. Tout d'abord, la signature du roi Louis (les collectionneurs en sont fous), puis les surprenantes différences entre écritures administratives et policières (les procès-verbaux de police par exemple), les notes gribouillées en marge quasi illisibles, mais frissonnantes. Viennent ensuite les quelques écritures, rares, je l'avoue, de lettres adressées au roi ou à la police par des hommes et des femmes. Les lettres d'embastillés à leurs parents, les suppliques tracées de façon quasi phonétique où voyelles, consonnes, syllabes s'enchaînent étrangement, émeuvent par leur tremblé, leur impossible assurance. Le chagrin se lit sous les plumes comme il s'entend dans les voix. Plus saisissante encore la signature de ceux qui ne savent pas écrire, une simple croix qui tremblote comme si elle avait très froid.

Dis, chère Françoise, la prochaine fois, m'écriras-tu « pour de vrai » comme disent les enfants ?

Je t'embrasse.

ARLETTE

---

---

---

---

---

---

---

---

## **Rosetta et les frères Dardenne**

Cher Julien,

Hier je me suis disputée avec ta sœur Adeline. Pas méchamment mais avec force. En moi, j'ai senti monter de la colère.

L'objet de notre dispute va t'intriguer : nous parlions du film *Rosetta* des frères Dardenne\*.

Pourquoi ? Adeline trouvait que l'histoire de cette jeune fille sans travail, vivant dans une caravane avec une mère alcoolique, faisait partie de ces films dits « sociaux », donc condamnables parce que bien pensants. Je sentais bien qu'elle avait par ailleurs en tête certains films de Ken Loach, de Bruno Dumont, ou encore *Welcome* avec Vincent Lindon sur les migrants de Calais.

Or j'ai reçu *Rosetta* telle une illumination, un choc dont je me souviens comme si c'était hier. Depuis 1999, ce film a toujours accompagné mon travail d'his-

---

\* Palme d'Or au Festival de Cannes en 1999.

torienne. Il m'a fait envier les cinéastes qui ont l'image pour armes, alors que je n'ai que l'écriture, qui plus est, celle de l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le style sec, noueux, rapide des Dardenne pour montrer une vie de jeune fille qui se bat pour un emploi n'a guère de précédent. Filmée de dos le plus souvent, massive, déterminée, peu souriante, Rosetta détient un corps qui dit tout sur sa détresse. Les frères Dardenne, comme souvent, se collent de façon convulsive à leurs personnages. Les scènes à l'usine sont tout sauf misérabilistes : quand Rosetta doit porter d'énormes sacs de farine qui la font ployer, elle le fait avec rage et un seul but, décrocher son emploi. Les corps sont omniprésents : la mère éprouvée, alcoolique, adonnée au premier venu, est à la fois un corps détesté par sa fille, et pourtant si aimé. Rosetta vit tous les contraires avec violence, désir d'arriver, de s'en sortir. À la passivité de son corps endormi de fatigue le soir, intimidé et pataud face à un jeune homme qui s'intéresse à elle, succède (caméra sur l'épaule) un plan violent : son corps enrage, filmé avec rudesse par les Dardenne ; en effet, son ami, voulant l'aider, manque se noyer ; or, une fois sauvée,

elle le laisse se débrouiller jusqu'à la dernière extrémité, puis lui tendra finalement une branche pour qu'il remonte sur la berge.

Film radical, silencieux. Rosetta refuse l'empathie. La jeune fille court, va, vient, trace ses routes et sentiers, cache ses bottes dans un chemin de terre, porte sa mère sur son dos, travaille, mue par la colère de vivre et de faire vivre.

Pour toutes ces raisons où éclate une des vérités du peuple, ce film n'a rien de misérabiliste. Ici, pas de bons sentiments, mais une lutte, dure, si physique qu'elle en est presque animale. L'émotion enveloppe l'ensemble du scénario. *Rosetta* m'a fait comprendre que c'était cela le prolétariat, cela aussi ces hommes et femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle noyés de détresse, de misère, embourbés dans la violence pour survivre. Leurs êtres tout entiers semblent emmurés dans la prison de la vie « à tout prix », ou dans les éclairs de la solidarité, parfois de la cruauté. Le film exhibe le temps volé et l'impossible possibilité de l'amour.

Tu comprends, Julien, que la discussion avec Adeline soit devenue vive, mais je ne m'en veux pas, surtout en

ce moment où parler des pauvres ou des migrants semble lassant. Même la gauche s'essouffle sur ce terrain. Les frères Dardenne transcendent la tragédie du manque, de la détresse, et on dit que c'est du « misérabilisme » ! Je ne supporte plus l'idée que, parce qu'un film parle de douleurs sociales, il soit taxé de « film social », avec tout ce que cela contient de péjoratif.

Il existe autant de Rosetta que de fleurs en bouton dans les sentiers herbus, celles qu'on piétine sans prendre garde. Si le terme n'était pas trop fort, je dirais que Rosetta est un peu la muse de mon travail d'historienne.

À très bientôt. Bien à toi.

ARLETTE

---

---

---

## **Archives de Paris**

Laurent, bonjour,

Un tout petit mot pour te donner une belle nouvelle avant que tu ne partes en Jamaïque. J'apprends par la presse que tous les messages, objets, lettres, dessins